

## LA TOLÉRANCE IMPOSE-T-ELLE DE LAISSER LES AUTRES DANS L'ERREUR ?

Benoît Da Silva  
Lycée Albert-Sorel, Honfleur

« Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï pour que vous puissiez le dire ». La formule, attribuée à Voltaire, est sans doute apocryphe, mais le fait qu'elle soit si souvent citée pour illustrer l'attitude de l'homme tolérant vis-à-vis de ses adversaires prouve assez qu'on tend naturellement à voir dans la tolérance cette capacité à respecter, voire à promouvoir des pensées qui heurtent pourtant nos propres convictions. Jugerait-on tolérant un homme qui ne supporterait pas qu'on défende des vues différentes des siennes ? qui s'empresserait de vouloir convertir celui qui ne pense pas comme lui ? La simple analyse du mot tolérance (qui vient du latin *tolero* : endurer, souffrir, supporter patiemment) justifie que l'on réponde négativement à ses questions. Car, si tolérer suppose, comme on dit, de « prendre sur soi », en matière d'opinion nous ne pouvons nous dire tolérants qu'au sujet de pensées qui ne sont pas nôtres, qu'on réproouve, qu'on juge erronées.

On doit pourtant reconnaître aussi que nul ne saurait dire tolérer des choses sur lesquelles il n'a pas prise. Si un professeur peut dire qu'il tolère un peu de bavardage en classe c'est, certes, parce qu'il réproouve la chose, mais aussi parce qu'il sait qu'il lui serait possible d'y mettre un terme – faute de quoi il devrait dire qu'il subit le bavardage, non qu'il le tolère. Partant, si nous disons tolérer qu'autrui soit dans l'erreur, c'est que nous sommes convaincus qu'il nous serait possible de l'aider à en sortir, en l'instruisant, en lui démontrant le bien-fondé de nos propres vues. Et c'est là que se dessine le problème. Car si d'un côté on doit reconnaître qu'il y aurait une violence très peu légitime à attenter à la liberté d'opinion d'autrui ; de l'autre, il faut admettre que ne pas le considérer comme digne d'être instruit, témoignerait d'un mépris à peine plus supportable à son endroit.

Il faudra d'abord analyser l'approche commune selon laquelle la tolérance désigne l'attitude de celui qui adopte une position relativiste, gage de résistance contre les fanatismes. Il faudra ensuite envisager la dimension nécessairement positive de la tolérance, voir en quoi celle-ci suppose que l'on s'engage dans la défense de certaines convictions. Il faudra enfin voir en quoi, loin d'être une démission de l'esprit, une tranquille indifférence vis-à-vis des erreurs humaines, la tolérance peut être appréhendée comme une vertu intellectuelle, condition de possibilité de toute pensée véritable.

Commençons par remarquer qu'il y a quelque chose de paradoxal à parler de tolérance vis-à-vis d'opinions ou de pensées. En effet, comme nous venons de le souligner, tolérer c'est consentir à accepter ce qu'on *pourrait empêcher*. Or, à partir du moment où l'on reconnaît d'une part, que la liberté de pensée et d'expression est *de droit*, et d'autre part, que nous n'avons pas réellement prise sur les croyances d'autrui, on devrait admettre qu'à proprement parler, on ne saurait dire *tolérer* les pensées d'autrui, mais bien plutôt simplement les reconnaître et les respecter. C'est d'ailleurs ce que Condorcet remarquait lorsqu'il soulignait que seule « l'insolence d'un culte dominateur » peut « nommer tolérance, c'est-à-dire une permission donnée par des hommes à d'autres hommes », ce qui devrait être perçu comme la reconnaissance d'une commune liberté. Il y a donc bien là un premier paradoxe qui mérite d'être souligné : celui qui se dit tolérant vis-à-vis des pensées d'autrui s'accorde, implicitement, un droit et un pouvoir qu'il n'a pas. Aussi, plus même que de tolérance, c'est de respect qu'il conviendrait de faire preuve vis-à-vis des pensées d'autrui, lorsque nous sommes en désaccord avec elles.

On peut toutefois justifier ce recours à la notion de tolérance en matière d'opinion en prenant la mesure de ce que Paul Ricœur, dans son article *Tolérance, intolérance, intolérable*, nomme « la violence de la conviction ». Le philosophe remarque qu'« il y a potentiellement quelque chose d'intolérant dans [toute] conviction » dans la mesure où « nous n'admettons pas facilement que ceux qui ne pensent pas comme nous aient le même droit que nous à professer leurs convictions, parce que, pensons-nous, ce serait donner un droit égal à la vérité et à l'erreur ». Il est vrai en effet que la pensée porte en elle une exigence d'universalité qui explique pourquoi lorsque nous sommes convaincus de la vérité de certaines thèses il nous est difficile de ne pas juger insupportable tout désaccord. Et c'est sans doute la raison pour laquelle nous en venons à nous juger tolérant lorsque nous parvenons à faire preuve d'indulgence vis-à-vis des erreurs d'autrui. Nous nous jugeons tolérants, car nous résistons à cette pente naturelle de notre esprit qui nous incline à une forme de fanatisme. C'est d'ailleurs des vues semblables que soutient le philosophe Alain lorsqu'il définit la tolérance comme « un genre de sagesse qui surmonte le fanatisme, ce redoutable amour de la vérité ». Cette courte formule nous invite à considérer que les pensées d'autrui sont bien l'objet premier de cette vertu qu'est la tolérance. Mais elle rappelle surtout que le fanatique se reconnaît d'abord au fait qu'il ne supporte pas de laisser les autres dans l'erreur, qu'il vit cela comme une façon de trahir la vérité, de lui être infidèle.

Prolongeant ces analyses, on en vient aussi à reconnaître que c'est paradoxalement parce qu'il respecte autrui que le fanatique est furieux contre lui lorsqu'il y a désaccord. C'est parce qu'il voit en lui son semblable, c'est-à-dire un autre esprit qui devrait s'incliner devant les mêmes vérités, qu'il ne supporte pas les divergences de vues. S'il faut reconnaître, comme on le fait souvent, une forme de générosité aux âmes fanatiques, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont capables de mettre leur vie en jeu pour leurs pensées, mais aussi parce que dans leur furie contre leur contradicteur on est bien obligé de voir qu'il y a de l'estime : le fanatique juge qu'il y aurait une forme d'injure à ne pas s'irriter contre son contradicteur, cela témoignerait de cette pitié condescendante qu'on réserve généralement aux fous. Et c'est pourquoi aussi le fanatique se croit autorisé à forcer l'accord en usant de violence, lorsqu'il ne parvient pas à l'obtenir librement par la persuasion. Chacun sait que l'Inquisition faisait brûler les hérétiques *pour leur bien*. Et c'est ainsi d'ailleurs que prenant au pied de la lettre l'injonction christique « Contrains-les d'entrer », saint Augustin a pu écrire : « L'Église persécute par amour, les autres par la haine (...) elle veut tirer de l'erreur, les autres y précipiter ». C'est pourquoi contre ce dangereux amour de l'homme, source de bien des bûchers, on peut préférer cultiver une forme de mépris à leur endroit. Un mépris gage de paix. C'est au fond la position de ce grand zélateur de la tolérance qu'est Voltaire lorsqu'il écrit : « Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Nous

sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature ».

On le voit, si Voltaire soutient qu'il faut supporter les croyances des autres, c'est qu'il juge qu'il serait stupide de penser que les nôtres méritent que nous nous battions pour elles. C'est son relativisme qui fonde sa tolérance. Or celui qui juge que « tout est relatif » que « rien n'est absolument vrai » ne saurait être dit *tolérant* vis-à-vis des pensées d'autrui, mais simplement *indifférent*. Pour être tolérant, il faut nécessairement avoir de fermes convictions.

Une question fréquemment posée aux apôtres de la tolérance est celle de savoir ce qu'il convient de faire, selon eux, des intolérants. La tolérance suppose-t-elle de tolérer ceux qui veulent l'abattre ? Malgré l'ironie facile de la question, il y a là un problème redoutable (dont le mérite premier est sans doute de tempérer l'enthousiasme de ceux qui croyaient trouver dans la posture avantageuse de l'homme tolérant le moyen de justifier leur démission intellectuelle). C'est qu'on doit admettre qu'une tolérance sans mesure et sans discernement s'anéantit nécessairement elle-même. Considérer que la tolérance est une vertu, qu'une société tolérante vaut mieux qu'une intolérante, impose, si l'on veut être cohérent avec soi-même, d'être attentif aux conditions de possibilité de la tolérance, et donc qu'on se mette en peine de combattre certaines erreurs.

Du reste, il faut reconnaître que d'une façon générale, cette volonté de combattre les erreurs d'autrui et de les réfuter, est un puissant expédient pour le progrès de la raison. On connaît la formule de Montaigne : « Quand on me contrarie, on éveille mon attention, non pas ma colère ; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit ». On peut interpréter cette formule comme une reprise de la position qui était celle de Socrate dans le dialogue, position selon laquelle lorsque dans un échange deux interlocuteurs se savent condisciples d'une même vérité, paradoxalement, celui qui perd (dont la position est réfutée) gagne (il est libéré de ses erreurs et acquiert un savoir nouveau). Mais on peut y voir aussi simplement un éloge de la controverse pour elle-même. Car celle-ci, indépendamment de son issue, peut toujours être envisagée par chacun comme une invitation à clarifier ses vues, à affermir ses arguments, à envisager de nouveaux, et donc à développer sa raison. En ce sens, on doit admettre que l'intolérance vis-à-vis de l'erreur est profitable à la constitution des savoirs. Et c'est d'ailleurs tout le sens du mot célèbre de Bachelard selon lequel « la vérité est fille de la dispute, non de la sympathie ».

Dans cette perspective, le grand penseur de la tolérance qu'était Pierre Bayle, alors même qu'il revendiquait les droits de ce qu'il nommait « la conscience errante », considérait pourtant que dans la « République des Lettres », c'est-à-dire dans la cité scientifique, pour combattre l'erreur et l'ignorance, chaque particulier avait « le droit du glaive ». Le « glaive » n'étant bien sûr qu'une image, pour désigner la vigueur de l'argument dans la dispute. Il écrit ainsi que dans cette République « on n'y reconnaît que l'empire de la vérité et de la raison, et sous leurs auspices on fait la guerre innocemment à qui que ce soit. Les amis doivent s'y tenir en garde contre leurs amis, les pères contre leurs enfants ». Et il est vrai en effet que dans le champ intellectuel, les scientifiques ne s'attendent pas à ce que leurs erreurs soient tolérées ; bien au contraire, ils demandent à leurs pairs la plus stricte sévérité.

La question demeure pourtant de savoir si le maniement du glaive figuré n'entraîne pas nécessairement celui du glaive réel. Bayle affirme : « On doit travailler à la conversion de ceux qu'on croit dans l'erreur, avec tous les soins possibles, par instructions et par disputes charitables et tranquilles (...) Mais si tout cela ne persuade

point, bien loin de les presser à changer de profession, on doit leur dire qu'ils feraient fort mal de le faire pendant qu'ils ne sont pas éclairés » – ce qui est une façon de dire qu'il faut à la fois défendre la vérité et considérer qu'il n'y a pas de plus grand mal que d'inviter quelqu'un à renier sa conscience. Mais comment cela est-il possible ? Quel type de rapport à la vérité doit-on envisager si l'on veut à la fois s'engager dans la défense de ses convictions et se prémunir contre le fanatisme ?

Pour distinguer le vrai du faux, pour acquérir un savoir, corriger ses erreurs et celles d'autrui, on admettra qu'il peut être utile de ne pas être dépourvu d'esprit. Or, il est assez significatif que ce mot « esprit » désigne à la fois les facultés intellectuelles et l'ironie de celui qui critique et se moque librement de tout. Le langage semble ainsi, de lui-même, nous dire que ce serait trahir l'esprit que de prendre les choses de l'esprit trop au sérieux. C'est un fait bien établi d'ailleurs que les hommes intolérants manquent toujours singulièrement d'humour. En ce sens, si Voltaire mérite d'être considéré comme un maître en matière de tolérance, malgré les critiques formulées plus haut contre son relativisme, c'est bien du fait de son ironie, du mordant de son esprit. On peut voir dans son rire moqueur, dans l'absolue liberté de ton qui est la sienne, un genre de viatique contre ce raidissement qui menace toute pensée et qui conduit, comme nous l'avons vu, à l'intolérance.

De façon générale, toute pensée vraie, tout savoir authentique suppose d'être porté par un esprit actif qui doute, qui critique, qui examine. On sait bien qu'il ne suffit pas de répéter passivement des idées vraies sans les comprendre pour posséder réellement un savoir. Celui qui est incapable de démontrer la vérité de ce qu'il affirme peut bien soutenir des choses objectivement vraies, celles-ci n'en resteront pas moins, d'un point de vue subjectif, de simples croyances. Plus radicalement encore : il ne suffit pas d'avoir un jour compris quelque chose pour pouvoir prétendre posséder, une fois pour toutes, un savoir. Le vrai savoir doit toujours être *en acte*, c'est-à-dire accompagné, dans l'esprit de celui qui pense, des raisons qui le fondent, des preuves susceptibles d'en démontrer la vérité. La chose ne va pas de soi puisqu'elle suppose de douter sans cesse, même de nos vieilles convictions, auxquelles nous avons toujours tendance à nous identifier. Mais celui qui parvient à entretenir un tel rapport au savoir, à vivifier toujours de doute ses convictions, celui-là n'aura que peu de chance de devenir intolérant. En examinant sans cesse ses pensées, en dialoguant avec lui-même, il s'ouvre à la contradiction, découvre de nouvelles voies pour conforter son point de vue ou pour le rectifier. On peut donc penser que, le moment venu, il saura convaincre autrui – et se gardera de vouloir le forcer.

Au contraire, l'intolérance peut être comprise comme un aveu d'ignorance et une faiblesse de l'esprit. Ceux qui cherchent à vaincre par la violence physique des contradicteurs qu'ils n'osent affronter sur le plan théorique, trahissent avant tout la peur qui est la leur du doute et du libre examen. C'est tout le sens du propos de Bernanos lorsqu'il écrit : « Contrairement à ce qu'on imagine, c'est la foi chancelante qui fait les fanatiques ; et, que l'occasion s'en présente, les médiocres n'hésitent pas une seconde à faire payer cher aux incrédules leurs propres incertitudes ». On peut penser en effet que c'est parce qu'il ne trouve plus en lui-même les ressources pour soutenir ses convictions que le fanatique en vient à vouloir censurer le point de vue des autres. Ceci explique d'ailleurs du même coup pourquoi les intolérants vont toujours en bande, pourquoi ce sont les mêmes qui veulent châtier ceux qui ont le culot de ne pas penser comme eux et qui suivent servilement les ordres du gourou de la secte à laquelle ils s'empressent d'adhérer : car ce que fuient les fanatiques en combattant le libre examen des opinions c'est la solitude du jugement que celui-ci suppose, solitude qui les effraie.

La tolérance nous impose de tempérer en nous la violence propre à toute conviction. Elle est une forme de victoire du fanatisme sur lui-même. Elle ne saurait donc se réduire à une tranquille indifférence vis-à-vis des erreurs d'autrui. Elle invite toutefois à considérer que toute vérité est perdue pour qui cesse de douter et d'examiner, notamment dans l'échange raisonné avec autrui, ses propres pensées.